

encore établie par une pièce postérieure de deux années, s'encadrant naturellement à sa place dans une longue correspondance dont l'authenticité n'est pas discutée : elle est établie par une pièce d'une façon irréfutable.

Messieurs, ce n'est pas tout. Il y a encore un autre ordre de faits. Et je déclare, quant à moi, dans ma conscience, que, tout le reste vint-il à manquer, ce seul ordre de faits serait encore suffisant pour asseoir ma conviction d'une façon absolue : je veux parler des aveux de Dreyfus.

Le matin de sa dégradation, Dreyfus fut maintenu pendant quelques heures dans une salle où deux officiers ont recueilli de sa bouche l'aveu de son crime.

Ces deux officiers en ont parlé aussitôt, et, comme le rappelait à l'instant M. Castelin, les aveux de Dreyfus furent publiés, notamment dans une note que je ne cite qu'à titre d'indication et qui parut dans le "Temps" portant la date du 6 janvier et paru le 5 janvier au soir. Cette note est ainsi conçue :

"Nous avons pu contrôler les paroles de Dreyfus ; les voici à peu près textuellement : "Je suis innocent. Si j'ai livré des documents à l'étranger, c'était pour amorcer et en avoir de plus considérables ; dans trois ans, on saura la vérité, et le ministre lui-même reprendra mon affaire".

Le ministre de la guerre cite aussi les témoignages rendus par plusieurs officiers qui ont été témoins des aveux de Dreyfus et termine ainsi :

Ainsi, il résulte de témoignages décisifs, concordants—dont les plus décisifs sont à mes yeux, ceux qui datent de l'heure même—ou bien le témoignage humain n'aura jamais de valeur, il résulte de ces témoignages précis et concordants que Dreyfus a prononcé cette phrase : "Si j'ai livré des documents..."

Eh bien, je pèse ces mots dans ma conscience. On a nié ces aveux : on dira peut-être demain qu'ils ont été arrachés par des menaces et par des promesses. Quelque mobile qu'on veuille imaginer, je déclare que dans ma conscience, je ne puis admettre qu'un homme ait prononcé ces mots : "Si j'ai livré des documents." s'il ne les avait pas livrés en effet. (Vifs applaudissements.) Messieurs, j'ai terminé...

Il ne pouvait subsister aucun doute dans l'esprit des députés consciencieux et vous connaissez le vote.

Quant aux deux qui ont voté *contra*, j'ignore leurs noms, mais il ne valent pas la peine d'être connus.

Enfin, on n'entendra plus parler de l'affaire Dreyfus :

** Décidément, les Espagnols font triste figure à Cuba... et même en Espagne.

Il y a longtemps que les Américains ont l'œil sur la perle des Antilles, et chacun se souvient de ce que disait en 1823, M. Adams, alors secrétaire d'Etat : "Il y a des lois de gravitation politique autant que de gravitation physique, et si une pomme détachée par la tempête de l'arbre qui l'a produite ne peut que tomber à terre en vertu de la loi de gravité, ainsi Cuba, séparée par la force de sa propre connexion avec l'Espagne et incapable de se maintenir à elle seule, ne peut que graviter vers l'Union nord-américaine, laquelle, suivant la même loi de la nature, ne peut la rejeter de son sein".

La pomme va-t-elle tomber et les Etats-Unis pourront-ils la ramasser sans trop de peine ?

Ce n'est pas si sûr que cela, car déjà on voit quelques points noirs dans l'union des insurgés cubains et des américains.

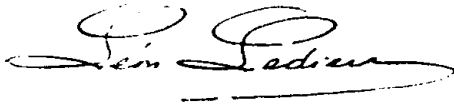
Les Cubains veulent être libres et non sujets des Etats-Unis, et je crois que M. Charles Benoist a touché juste en écrivant les lignes suivantes, le 1er mai 1897, c'est-à-dire un an avant la déclaration de guerre :

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !" a dit M. MacKinley en style évangélique. Malheureusement il y a sur la terre trop d'hommes—et trop de faits—de mauvaise volonté. S'il existe un malentendu entre l'Espagne et les Etats-Unis, il en existe un autre entre les Etats-Unis et l'insurrection cubaine. Les Etats-Unis auraient tort de croire que l'idéal des Cubains rebelles à la domination espagnole soit d'être annexés à l'union et de voir leur étoile aller faire dans le firmament américain une quarante-sixième ou quarante-septième partie de constellation. L'étoile de Cuba est une étoile solitaire, et l'idéal des insurgés, le vrai, c'est une république à la mode haïtienne. Mais, en retour, les Cubains auraient tort de se flatter que les Etats-Unis laisseraient, à leur ombre et dans leur sphère d'attraction immédiate, se fonder définitivement et sans penser à la discipliner, à se l'agréger, sinon à l'absorber un jour, une seconde république d'Haïti."

Tout cela me semble bien juste et il est peu probable que l'accord règne longtemps encore entre Américains et Cubains, ces derniers estimant à bon droit qu'ils sont propriétaires du gâteau que les Américains veulent avaler.

Aux Iles Philippines, cela va mal aussi entre insurgés et marins des Etats-Unis. Et puis, l'Allemagne commence à montrer les dents et semble vouloir avoir une part de la conquête.

Si elle réussit, les Américains pourront dire qu'ils ont travaillé pour le roi de Prusse.



CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 8 juillet 1898.

Quand ces lignes seront publiées, vous aurez lu partout le compte-rendu de l'effroyable naufrage de la *Bourgogne*,—un des plus beaux navires de la Cie Transatlantique. Et vous saurez autant de détails que moi sur cette épouvantable perte d'hommes tous sacrifiés à la mer terrible, par la Destinée sinistre et impitoyable.

Mais voici des choses que j'ai vues :

Mercredi après-midi les vendeurs de journaux criaient partout la très triste nouvelle que chacun lisait avec le cœur serré d'épouvante et plein d'une immense pitié.

Chacun en parlait, et commentait l'accident, à sa manière.—Alors je partis aux bureaux de la compagnie, rue Auber.

Il y avait là toute une foule inquiète, folle, anxieuse, énérvée. Des tourments se voyaient dans tous les yeux.—"Mon Dieu, que c'est triste !"

Et chaque journaliste qui sortait était questionné. On voulait savoir le nombre exact des victimes et leurs noms,—leurs noms surtout !

Des vieillards, des mères éplorées, des sœurs et des épouses en larmes, toute une série de douleurs défilaient, les uns pleins d'espérance, et les autres écrasés par le plus navrant des désespoirs.

Comme nous sortions des bureaux du secrétaire-général de la Cie, une vieille femme aux cheveux blancs se précipita vers moi, en me demandant si un matelot, son fils, était parmi *les sauvés* ?

—Pauvre mère ! personne ne le savait encore.

Car ce n'est que plus tard, très tard, dans la nuit, qu'une liste, d'ailleurs incertaine, fut télégraphiée de New-York à Paris.

Que de foudroyantes nouvelles s'abattirent sur la tête de vieux parents quand on sut combien de morts l'océan charriait dans ses abîmes !

Les passagers, qui dormaient paisiblement, attendant le soleil du lendemain, ne s'éveillèrent peut-être qu'au fond du gouffre, maintenant gardien de leur dernier sommeil.

On se sent frissonner d'épouvante en songeant à l'énorme malheur qui a frappé la *Bourgogne*, et au terrible drame qui s'est joué sur l'océan cruel.

La patrie française est en deuil, et l'on pleure les braves officiers morts là-bas, en faisant leur devoir.

PARIS, 13 juillet 1898.

Départ, hier, de notre ami, l'excellent dessinateur, Raoul Barré.

Comme nous ferons la semaine prochaine une petite chronique spéciale sur M. Barré, nous n'insisterons pas aujourd'hui sur son œuvre en France.

A son départ hier soir, où chacun lui a serré la main avec le vif regret de le voir partir, il y avait sur le quai de la gare : M. le Directeur de la *Revue des Deux Frances* et Mme Steens, M. Edouard Richard, les docteurs J.-H. Chalifoux, L.-P. de Grandpré, Mercier, M. Aurèle Suzor-Côté, J.-O. Marchand, B. Maubon, A. Fauré, R. Brunet etc.

L'hon. M. Adélarde Turgeon est actuellement à Paris où il restera jusqu'au milieu du mois d'août.

M. et Mme Elliott Fraser sont toujours ici ; et ils y demeureront quelques jours encore.

M. A.-H. Hardy, après un court séjour à Paris où il reviendra bientôt, est parti pour Berlin.

M. Hardy est enchanté de son voyage en Angleterre et en Ecosse.

Ses amis de Paris ont revu avec un plaisir très grand, l'aimable représentant de l'importante maison Greenshield & Co., de Montréal. C'est que M. Hardy se fait des amis où il passe.

* *

A l'inauguration du monument élevé à la gloire du grand poète Leconte de Lisle, dans le jardin du Luxembourg, l'illustre-académicien, M. Hérédia a prononcé un merveilleux discours dont voici quelques phrases :

En des vers d'une beauté sereine ou tragique, il a traduit le tumulte des passions, l'éternel désir, l'horreur et l'attrait de la mort, les révoltes de la raison ou de l'orgueil, l'angoisse du désespoir, ce que l'amour et la foi ont de plus féroce et de plus suave, toute l'âme antique, toute l'âme moderne, l'humanité !

Tel fut le poète. Je ne saurais parler de l'homme sans émotion. Il a été mon maître, notre maître à tous, amical et fraternel. Il avait l'âme haute, le cœur tendre et fier, un esprit profond et charmant. Tous ceux qui l'ont vraiment connu l'aimaient autant qu'ils l'admiraient. Artiste accompli, il fut un éducateur incomparable, car il avait la faculté si rare de se dédoubler, de se mettre, comme il disait en riant, dans la peau d'un autre, et toujours il vous donnait suivant votre nature le meilleur conseil.

Pardessus tout il estimait la probité dans l'art. Il avait l'instinct du mot propre, du terme exact, le sens de la rime nécessaire, de cette rime qui doit contenter la raison, plaire à l'œil et, charmant l'oreille la plus délicate, parfaire ce tout harmonieux qu'est un beau vers.

Désormais, sur la pelouse fleurie que borde l'allée qu'il suivait chaque jour, son image se dressera sur la haute stèle. Une Muse ailée lui tend le laurier d'or et l'enveloppe de ses bras comme pour le mieux garder. Et vous, jeunes hommes qu'il eût aimés, et qui, tels que nous autrefois, promenez en ces jardins le souci studieux, les désirs inquiets, l'heureux espoir de la jeunesse, saluez ce pâle visage aux traits fiers et purs qui, même vivant, semblait déjà de marbre ; saluez respectueusement le poète qui vous lègue, avec son œuvre immortelle, le noble exemple de sa vie !

M. Léon Bourgeois, le ministre de l'Instruction publique, termina un très littéraire discours par cette péroraison superbe :

Messieurs, la part d'humanité que contient l'œuvre de Leconte de Lisle n'a pas été, d'abord, aussi clairement reconnue.

Il voulait, du reste, qu'il en fût ainsi. Il avait dit à la foule :

"Je ne livrerai pas ma vie à tes huées."

Blessé par les premières luttes de la vie, ayant vu s'évanouir dans les crises sanglantes qui avaient suivi 1848 son beau rêve de liberté fraternelle, il avait refermé sur les battements de son cœur le triple airain de sa volonté.

Il avait renoncé à l'action ; mais, du même coup, il s'était interdit les confidences de l'écrivain sur lui-même, ce qu'il appelait "les plaintes stériles des poètes, le thème personnel et ses variations répétées".

Voici le très joli sonnet par lequel Sully-Prudhomme vint saluer l'immortalité de son illustre ami :

La Forme t'a trahi, poète qui l'aimais :
Au tombeau, le pli fier de ta haute ironie
A déserté ta bouche, où trônait l'Harmonie,
Ta bouche au verbe d'or sans lèvres désormais,

Nu, terrassé, ton front renonce aux purs sommets,
Libre séjour du vrai, que la terre dénie ;
Repliant sur ton cœur l'aile de ton génie,
O fils de Prométhée, enfin tu te soumets.

Il est brisé, le dard de ta claire prunelle.
La brusque invasion de la nuit éternelle
N'a que trop satisfait ce cœur mystérieux...

Mais pour la seule vie heureuse, sûre et pleine,
La Gloire te ranime ! Elle rouvre tes yeux
Et tes vers ont sonné dans son immense haleine.

